

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri GHEON

Saint Maurice. Tragédie en prose
(Deuxième fragment)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 73-77

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

SAINT MAURICE

Tragédie en prose

(Deuxième fragment)

Avec la gracieuse autorisation de l'auteur, voici un nouveau fragment de la tragédie de M. Ghéon, dernièrement représentée par nos élèves. Il est tiré du 2^e acte, dont il termine la 3^{me} scène.

Le conseil a délibéré sur l'attitude à prendre devant les ordres de Maximien. Fermement décidés à sacrifier leur vie pour garder leur foi, les légionnaires ne prétendent pas tout de même se laisser égorger sans résistance, et ils mourront les armes à la main. Sur les instances de Candide, ils se déclarent pourtant prêts à suivre, quel qu'il soit, l'avis de Maurice, qui leur adresse alors ce discours :

Maurice. — Un moment, s'il vous plaît... Je vous remercie. — Ce qui pèse sur moi est lourd. *(Il se détourne, se recueille un moment, puis fermement et tristement,*

comme s'il déclamait une hymne funèbre et guerrière.) Heureux le soldat qui marche au danger, le sentiment de son droit dans le cœur, les ordres de son chef en tête, le glaive au poing, libre de déployer sa force et n'ayant rien à dompter en lui que la peur. (*Un temps.*) Heureux celui qui subit violence dans le combat, de la part de ceux qu'il affronte et qui, recevant d'eux souffrance et mort, n'a pas à faire taire en lui l'instinct de défense — mais leur rend les coups qui lui sont portés. (*Un temps plus bref.*) Heureux qui a fait le don de son sang et peut verser celui de l'ennemi pour la justice. (*Un temps, et d'une voix plus sombre.*) Mais malheureux celui qui lèvera le fer contre son frère, que celui-ci soit ou non chrétien. (*Silence prolongé. Il fait quelques pas et revient. Fortement :*) Ecoutez-moi, soldats. Un chrétien, soldat de l'Empire, sera deux fois soldat et deux fois fidèle à l'Empire ; car il aura deux fois le sentiment de son devoir, par la nature et par la grâce du baptême. Il ne lèvera donc le fer contre aucun soldat de l'Empire, son frère d'armes, son compagnon. Et nous sommes tous compagnons, Gaulois, Thébéens, Romains et Ibères, dans le sein de l'Empire qui nous a nourris. — Voilà la vérité. La vérité militaire, romaine, humaine. La douloureuse vérité. — Si le chrétien n'est pas capable de mourir pour la vérité, qui le sera ? (*Mouvement, murmures indistincts, puis silence. Plus doucement.*) Je ne vous demande pas de tendre l'autre joue : trop souvent le divin conseil a servi d'excuse aux cœurs lâches. Et ce n'est pas l'affaire des soldats ! — Non. Le Dieu du pardon est aussi le Dieu des armées. S'il lui faut des hommes pour l'imiter, il lui faut des hommes pour le défendre. Chacun à sa place et à son devoir. Il n'a pas fait de moi, hélas ! un homme de prière et de pénitence, comme les ermites du pays thébéen ; mais par sa grâce un guerrier, un chef, un homme rude, un homme fier, tenu, par métier, de mettre la violence à son service, — et avant tout, il m'a donné la garde de notre honneur... qui est le sien. M'en tenant donc à mes devoirs d'état, je ne prêche pas le martyre. Je ne dis pas : tu tendras l'autre joue. Mais : tu obéiras jusqu'à la mort. — Est-ce mon droit ? (*Murmures d'approbation et de respect. Alors, douloureusement :*) Mes amis, mes enfants, je viens de manquer gravement au saint devoir

d'obéissance et je vous ai entraînés dans ma faute volontairement. Pour n'offenser point Dieu, le chef suprême, j'ai dû désobéir à mon chef direct, l'Empereur. J'aurais voulu n'avoir à désobéir à personne... Dieu, sans doute, exigeait ce déchirement. Il m'en a plus coûté, soldats, pour rédiger et pour signer cette réponse, ce refus net, ce « non » sur un morceau de parchemin, que pour quitter mes enfants et ma femme... (*Dans un éclat de désespoir ; très large :*) Si la discipline est atteinte, l'armée, l'Empire et le monde s'écrouleront. Nous avons sur nous la charge du monde — par Jésus-Christ ! (*Un cri. Puis le silence. Alors, plus sévèrement, mais avec une fermeté grandissante.*) C'est pourquoi, serré dans l'étau d'une contradiction cruelle et décidé à réparer le dol, je vous crie : Debout ! soldats chrétiens ! A nous de rétablir la discipline menacée ! Annulons l'acte de rébellion auquel vous avez dû souscrire, par un acte suprême de fidélité ! Rentrons dans l'ordre !... L'empereur nous envoie la mort. Il est notre maître : recevons-la bien !

(*Rumeur sourde, stupeur, émotion dans le conseil.*)

Les Légionnaires, à mi-voix. — Chef... chef...

Maurice. — N'osez-vous plus la regarder en face ? Est-il chez nous un seul homme qui en ait peur et qui la veuille retarder d'une ou deux semaines ?

Les Légionnaires, à mi-voix. — Non... chef... non...

Maurice. — Ou bien, jugez-vous nécessaire de donner encore une preuve au monde de votre valeur au combat, après l'avoir couvert de l'Orient à l'Occident de la clameur de vos victoires ? Ces victoires, enfin, les voulez-vous magnifier ou humilier, conclure ou effacer ? Mais qu'en restera-t-il dans la mémoire des siècles si elles s'achèvent dans la rébellion ? L'histoire, raturant tous vos fastes, mentionnera en deux mots l'équipée de cette légion qui, rentrant à Rome chargée de butin, n'ayant retenu de la guerre que des leçons d'indépendance, de pillage et de cruauté, tourna ses armes contre ses chefs, contre ses frères, et périt d'un destin honteux. Tous vos services en un jour annulés, toutes vos campagnes, toutes vos blessures, même certains de vos mérites devant Dieu — bien que, sans doute, vous ne péchiez pas en résistant à l'injustice, mais vous rejoignez le troupeau et j'espérais

mieux de vous, mes enfants... Enfin, ce long exemple de fidélité que nous proposons fièrement, au nom du Christ, aux légions présentes et futures. Nous serons la légion rebelle, rien de plus, par qui coula le sang même de Rome. Le nôtre, répandu en vain, mêlé au sang de nos frères ennemis, ne sèmera que la révolte, la guerre civile, l'anarchie. Est-ce là ce que vous voulez ? Est-ce pour quoi vous avez lutté pied à pied, contre les Persans et les Scythes, les Quades et les Marcomans et laissé là-haut tant de compagnons jalonner de leurs sépultures les marches de l'Empire ? Que diront-ils dans leur éternité heureuse ? Et que diront de vous, s'ils vous survivent, vos femmes et vos fils aux saints du désert de Scété ? (*Mouvement prolongé, mais silencieux.*) Non, mes amis, notre sang versé sur le sol ne le fécondera que s'il s'écoule pur, comme l'eau sortant du glacier, non chargé de colère et de violence, non confondu avec le sang de nos bourreaux. Alors, encore tout glorieux des justes guerres, tout rayonnant de son bon droit, avivé dans sa fleur par le sacrifice, il ne s'effacera plus de cette terre... Et longtemps après, qui la grattera, le trouvera frais et vermeil et nourrissant la paix des jeunes herbes. A la place du charnier de guerre civile que votre révolte prépare, ce sera l'ossuaire sacré d'une légion de martyrs — et à tous ceux qui descendront et remonteront cette route, il dira exemplairement : « Ici reposent des soldats chrétiens. Ils avaient fait leurs preuves en tous pays contre les hordes les plus redoutables. Ils possédaient la force pour défendre leur vie, très injustement menacée. Mais César commandait ; ils se sont eux-mêmes vaincus. Ils sont maintenant devant Dieu et leur exemple a converti la terre. Salue, passant, et apprend d'eux la fidélité chrétienne au devoir ». (*Un temps, silence profond, plein de méditation et d'amour*). Maintenant, ayant dit ce que je crois juste, je m'efface, soldats. J'ai désobéi à mon chef ; vous êtes libre de désobéir au vôtre : il n'a plus le droit de rien exiger. Mais alors, il cesse de l'être. Il redevient simple soldat, sans autorité sur quiconque — et tandis que vous vous armez contre vos frères, il compte s'offrir à leurs coups. (*Murmures des soldats. Tristement :*) Je vous regretterai, soldats. J'ai mené avec vous tant de belles batailles ! (*Saisissant son épée*). Mais ce glaive ne doit

plus verser le sang. Il peut encore vous conduire au martyre... Sinon, je le dépose avec mon commandement. Décidez. (*Un temps bref. On a le sentiment que l'émotion seule ou un dernier soupçon de respect humain retient le cri montant de toutes les poitrines. Alors Maurice, sur le point de poser son épée, dit encore en se détournant :*) Adieu, soldats !

(*Ce mot délivre le cri en chaque homme et c'est d'un seul élan qu'ils clament, en s'élançant vers Maurice.*)

Tous. — Chef... chef... Vous êtes notre chef ! Commandez !

Maurice, ému. — Mes enfants... (*Tous l'entourent, la main tendue, dans l'attitude du serment.*) Vous êtes bien décidés à me suivre ?

Tous. — Nous le sommes ! nous le sommes !

Exupère. — Chef, je réclame le privilège de tomber avant vous... Je vous couvrirai de mon corps.

Les Autres. — Et moi ! Et moi ! Tous ! Tous !

Maurice. — Et vous répondez de vos hommes ?

Le Centurion. — Je réponds des miens.

Les Autres. — Oui ! Oui !

Le Vétéran. — Ils sont moins ergoteurs que nous — et quand ils sauront que le chef ordonne et veut mourir le premier...

Tous ensemble. — Nous en répondons, chef !

Maurice— Merci. (*Il reprend son épée.*) Candide, vous qui avez deviné ma pensée, vous qui l'avez fortifiée, quand peut-être elle chancelait et qui fûtes la voix de l'esprit, embrassez-moi, camarade.

Candide. — Noble Maurice ! (*Ils s'étreignent.*)

Maurice, aux autres. — Et vous tous aussi, mes garçons, je vous embrasse... en ta personne, vétéran.

Le Vétéran. — Oh ! chef ! (*Ils s'étreignent*)

Maurice, grave. — Soyez béni, Dieu des armées, j'ai tous mes soldats prêts à obéir.

Henri GHEON.